

Le fondement hospitalier :

Derrida *entre* le fleuve d'Héraclite et le ciel de Platon

Félix Huard

Mémoire présenté au

Département de Philosophie

comme exigence partielle au grade de

maîtrise ès Arts (Philosophie)

Université Concordia

Montréal, Québec, Canada

Août 2025

© Félix Huard

UNIVERSITÉ CONCORDIA  
École des études supérieures

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

Par : Félix Huard

Intitulé : *Le fondement hospitalier : Derrida entre le fleuve d'Héraclite et le ciel de Platon*  
est déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès Arts (Philosophie)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies en matière  
d'originalité et de qualité.

Signé par le comité d'examen final :

\_\_\_\_\_  
Président

Dr Ulf Hlobil

\_\_\_\_\_  
Examinateur

Dr Matthias Fritsch

\_\_\_\_\_  
Directrice de mémoire

Dr Emilia Angelova

Approuvé par \_\_\_\_\_

Dr Matthias Fritsch, Directeur de programme

28 août, 2025 \_\_\_\_\_

Dr Pascal Sicotte, Doyen de la Faculté des arts et des sciences

## Résumé

Le fondement hospitalier : Derrida *entre* le fleuve d'Héraclite et le ciel de Platon

Félix Huard

Ce mémoire examine comment Jacques Derrida transforme le débat fondateur entre Héraclite et Platon concernant la possibilité de la connaissance dans un monde en perpétuel mouvement. Face au mobilisme héraclitéen qui menace toute vérité stable, Platon érige la métaphysique du principe premier – l'Essence intelligible du Bien – comme fondement immuable de la connaissance. Ma méthode consiste à analyser la pensée derridienne non pas à partir de ses propres textes, mais depuis cette scène originale où s'est nouée la destinée métaphysique de l'Occident. Cette approche généalogique me permet d'exhumer et de répertorier – en une constellation inédite – les seize conditions de possibilité du principe premier disséminées à travers le corpus derridien : saisissabilité, unicité, irréductibilité, simplicité absolue, clôture ontologique, clarté et distinction, auto-suffisance, auto-fondation, immuabilité, immédiateté, pureté et perfection, absoluité, nécessité, primauté, et supériorité. Je démontre comment la différence derridienne révèle que chacune de ces conditions de possibilité constitue simultanément sa propre condition d'impossibilité, sans que cette *aporie* (« impasse ») n'abolisse pour autant le principe premier qu'elles prétendaient garantir. C'est là, je le soutiens, le tour de force de la pensée derridienne : impossibiliser le possible tout en maintenant sa nécessité. Ma contribution originale consiste à établir que Derrida ne rejette pas la métaphysique mais la réinscrit : le principe premier demeure *indispensable*, mais comme « effet » de la différence qu'il prétendait pouvoir fonder. Cette réinscription ouvre une troisième voie philosophique qui préserve l'exigence de fondation *tout en* assumant son impossibilité constitutive, libérant ainsi la philosophie de cette prison qu'elle réclamait comme fondement.

À mes parents, qui m'ont appris l'accueil avant toute philosophie

## **Remerciements**

À ma directrice de recherche, Emilia Angelova, pour vos précieux conseils et votre bienveillance constante.

À ma tante Renée et à mon amie Zoé, qui ont su voir ce que je ne voyais pas encore.

À Jérôme, ce que nous sommes l'un pour l'autre traverse ce mémoire et le dépasse infiniment.

À Flavie, ma compagne dans tous les sens du terme. Merci d'avoir fait exister un monde en dehors de ces pages et de m'y avoir ramené chaque jour.

À mes parents enfin, à qui ce travail est dédié. Vous m'avez enseigné, bien avant la philosophie, que seul l'amour peut servir de fondement. Ce mémoire en porte la trace.

## Table des matières

Résumé.....	iii
Remerciements.....	v
Table des matières.....	vi
Introduction : Derrida chez les Grecs .....	1
<i>Sur la méthode</i> .....	2
Héraclite : Le monde est un fleuve .....	3
Platon : Le fleuve s'emporte.....	5
L'érection platonicienne du principe premier.....	7
L'ossature logique du principe premier .....	14
Derrida : La <i>cendre</i> des os .....	23
Fondre.....	30
L'autre <i>demeure</i> .....	32
Conclusion : <i>entre</i> fleuve et ciel .....	34
Bibliographie.....	36

## Introduction : Derrida chez les Grecs

Le présent travail propose une lecture originale de Jacques Derrida en l'abordant non pas depuis ses propres textes, mais depuis l'enjeu fondateur de la métaphysique occidentale : l'affrontement entre Héraclite et Platon sur la possibilité même de la connaissance dans un monde en perpétuel changement. Cette approche généalogique révèle, j'en fais l'hypothèse, la radicalité (*radicis*, « racine ») de l'intervention derridienne avec une acuité que ne saurait égaler une exégèse purement interne de ses écrits.

Ma thèse centrale s'énonce ainsi : la déconstruction derridienne du principe premier ne constitue ni un simple retour à Héraclite, ni une négation de Platon, mais opère une réinscription paradoxale qui maintient la nécessité du fondement tout en dévoilant son impossibilité constitutive. Cette position, irréductible aux alternatives classiques, ouvre ce que j'identifie comme une « troisième voie » philosophique qui transforme radicalement notre compréhension de ce que signifie « fonder ».

L'architecture de ma démonstration s'articule en trois temps. Le premier reconstitue la tension originale entre le mobilisme héraclitéen et l'exigence platonicienne de stabilité absolue, tension qui impose à Platon de postuler un principe premier (sections 2-4). Le deuxième unifie sous forme de liste seize conditions de possibilité du principe premier que Derrida examine de façon dispersée dans ses textes : saisissabilité, unicité, irréductibilité, et ainsi de suite (section 5). Le troisième démontre comment la différence révèle en chacune de ces conditions son envers d'impossibilité – aporie qui ne détruit pas

le principe premier mais en dévoile la structure intrinsèquement paradoxale (sections 6-8).

### *Sur la méthode*

Ce travail adopte une approche délibérément anachronique. J’applique à Héraclite et Platon des concepts derridiens – notamment l’idée de « conditions de possibilité/impossibilité » – qu’ils n’auraient jamais pu concevoir. Cette confrontation directe entre les trois philosophes, orchestrée depuis la perspective derridienne, ne prétend pas à l’exactitude historique mais cherche plutôt à révéler des enjeux philosophiques fondamentaux. Je ne reproduis pas ici la méthode déconstructive que Derrida applique aux textes, mais mobilise la « différence » comme grille d’analyse pour éclairer ce qui se *joue* dans l’opposition fondatrice entre Héraclite et Platon – une opposition qui, aujourd’hui encore, continue de structurer notre pensée.

## Héraclite : Le monde est un fleuve

Dans ses fragments énigmatiques, le philosophe ancien Héraclite d'Éphèse (~ 535-475 avant J.-C.) soutient que le monde est en perpétuel mouvement (*devenir*). Que nous en ayons conscience ou non, tout bouge, tout change, tout est toujours en train de se transformer. C'est dans le *Cratyle* que Platon nous transmet l'aphorisme héracliteen devenu emblématique : « On ne saurait entrer deux fois dans le même fleuve ».<sup>1</sup> À l'image de l'eau qui s'écoule et se renouvelle sans cesse, tout ne fait que passer ; les choses adviennent, deviennent, changent, puis disparaissent. Emporté par ce courant inéluctable, *rien* au monde ne peut prétendre à la permanence, *rien* ne saurait demeurer le *même* – inchangé, identique à soi – ne serait-ce qu'un instant.<sup>2</sup> *Rien*, sinon le changement lui-même. Car, comme le souligne Jean-François Pradeau, « ce fleuve n'est plus celui de la veille, [mais] il ne s'est aucunement transformé en autre chose qu'un fleuve ».<sup>3</sup>

Cette *permanence* du « constamment *changeant* » révèle ce qu'Héraclite perçoit comme l'essence paradoxale du réel : permanent et impermanent – comme tous les contraires – sont *indissociables*. Nulle chose n'existe sans son opposé ; loin de s'exclure, les contraires s'appellent et se nécessitent mutuellement. Le jour n'est jour que parce qu'il n'est pas ce *contre* quoi il s'oppose : la nuit. Sans son contraire, *contre* lequel se différencier et se définir comme tel, comment saisir ce qu'est véritablement jour ?<sup>4</sup> Jour et

---

<sup>1</sup> Platon, *Cratyle*, 402a.

<sup>2</sup> A. Jeannière, *Héraclite : Traduction et commentaire des Fragments*, p.19.

<sup>3</sup> J.-F. Pradeau, *Héraclite : Fragments (citations et témoignages)*, p.212.

<sup>4</sup> Il ne s'agit là que d'un exemple parmi l'infinité des contraires dont est constitué notre réalité : bien/mal, chaud/froid, rationnel/émotionnel, maître/esclave, tout/parties, universel/singulier, etc.

nuit ne font donc pas deux, mais bien un.<sup>5</sup> L’unité a toujours deux faces, et constamment l’on passe de l’une à l’autre – l’un devenant l’autre, l’autre redevenant l’un – dans le mouvement perpétuel qui constitue la trame même du réel.

Cette loi du couple ne régit pas seulement chaque paire d’opposés, mais gouverne également les relations entre tous les couples eux-mêmes. « La guerre (*polemos*) est le père de toute chose »<sup>6</sup> proclame Héraclite dans un autre fragment célèbre. Mais entendons bien cette « guerre » : elle n’est pas destruction stérile mais tension créatrice, non pas déchirement mais lien paradoxal qui unit précisément en s’opposant. C’est une « guerre » qui ne se fait qu’au nom de l’autre, *pour* l’autre, *contre* l’autre, *avec* l’autre. Chez Héraclite, tout s’implique réciproquement – d’où l’incessante mobilité du réel. Ne commettons donc pas l’erreur d’entendre *polemos* comme un mal à résoudre, comme si les opposés pouvaient exister indépendamment de leur confrontation, comme si le conflit leur était extérieur plutôt que constitutif. Loin d’être une violence à surmonter, cette guerre est le rythme même du réel, son mouvement inépuisable, une danse sans fin.

Ayant ainsi saisi la radicalité du mobilisme héraclitéen – où la tension dynamique entre contraires constitue l’essence même du réel – nous pouvons désormais comprendre pourquoi Platon y discerne notre condamnation à l’ignorance.

---

<sup>5</sup> « Comme le dit Héraclite : la vie et la mort sont une seule et même chose ; de même, la veille et le sommeil, la jeunesse et la vieillesse ; car les premiers états sont devenus les seconds et les seconds, à rebours, devenus premiers. » Plutarque, *Consolation à Apollonios*, 106e-f.

<sup>6</sup> Hippolyte de Rome, *Philosophumena ou Réfutation de toutes les hérésies*, IX, 9, 4.

## Platon : Le fleuve s'emporte

Or, cette compréhension du réel comme mobilité pure soulève une difficulté fondamentale que Platon ne manquera pas de mettre en lumière : si tout change sans cesse, comment l'esprit peut-il parvenir à des vérités qui, elles, ne changeront pas?<sup>7</sup> La thèse héraclitéenne viendrait ainsi saper les fondements mêmes de toute « connaissance véritable », c'est-à-dire d'une connaissance qui s'ancre dans des vérités *immuables*. Du même coup, c'est tout le projet d'une science – dont l'ambition est précisément de saisir ces vérités immuables – qui, justement, tombe à l'eau. Comment, en effet, bâtir quoi que ce soit sur un sol qui se dérobe constamment ? Pour Platon, embrasser l'héraclétisme radical équivaut à renoncer définitivement à la science (*epistèmè*) pour se résigner aux seules opinions (*doxa*) – ces croyances *mouvantes* et subjectives qui changent au gré des perspectives et des circonstances. Car la science exige précisément ce que le fleuve d'Héraclite semble nous interdire : des vérités immuables, absolues et objectives sur lesquelles fonder notre savoir.

Heureusement pour l'entreprise scientifique, Platon décèle dans la position héraclitéenne une double aporie. La première prend la forme d'une auto-réfutation (contradiction performative) : en s'affirmant comme vérité universelle, l'énoncé « tout passe et rien ne demeure » prétend lui-même demeurer inchangé.<sup>8</sup> Mais c'est la seconde aporie qui s'avère plus décisive encore : cette thèse du mobilisme universel échappe, par nature, à toute démonstration possible. Héritier de Parménide, Platon maintient que seul ce qui se

---

<sup>7</sup> Platon, *Cratyle*, 440a.

<sup>8</sup> Platon, *Théétète*, 183a-b.

prête à la démonstration rationnelle peut être affirmé avec certitude. Sans la garantie qu'offre la preuve démonstrative, toute prétendue vérité demeure hypothétique et spéculative.<sup>9</sup> D'où l'exigence cardinale d'*intelligibilité* : une démonstration n'est authentique qu'en procédant de manière intelligible, c'est-à-dire en rendant *accessible* à l'intellect ce qu'elle entend prouver.<sup>10</sup>

Or – et j'insiste sur le fait que nous touchons ici le nerf de l'argument platonicien – l'intelligibilité requiert nécessairement stabilité et constance.<sup>11</sup> L'intellect ne peut saisir que ce qu'il peut identifier, et l'identification elle-même – du latin *identitas* « identité » (*idem* « le même » + *entitas* « entité »), littéralement « ce qui demeure le même » – présuppose qu'une chose puisse demeurer identique à elle-même en dépit de tout changement. Comment dès lors pourrait-on « comprendre » – au sens étymologique de *cum-prehendere* « saisir ensemble, embrasser, enfermer »<sup>12</sup> – ce qui ne cesse de changer, de se transformer, c'est-à-dire de devenir *autre* ? Manifestement, une « chose » qui ne serait jamais *la même* ne serait être *autre* que le pur changement lui-même. C'est ce que nous dit Héraclite. Cependant, puisque ce devenir-autre perpétuel échappe par définition

---

<sup>9</sup> La *démonstration* – du latin *demonstrare*, composé de *de-* (complètement) et *monstrare* (montrer) – est littéralement l'acte de « montrer complètement », de rendre intégralement visible.

<sup>10</sup> Ce qui explique toute l'importance de la *contemplation directe* de la *théoria* platonicienne.

<sup>11</sup> Dérivant tous deux du verbe latin *stare* (« être debout », « se tenir debout »), le *stable* et le *constant* s'impliquent mutuellement ; le stable étant à l'*espace* ce que le constant est au *temps*.

<sup>12</sup> Le préfixe *cum-* (avec, ensemble) révèle que comprendre n'est pas seulement saisir mais rassembler dans une unité, tenir ensemble ce qui menace de se disperser. *Prehendere* (prendre) partage sa racine avec « prison » et « prédateur » : comprendre, c'est immobiliser (capturer) la proie du sens dans les filets du concept.

aux *conditions de possibilité* de l'intelligible, comment peut-on en être certain?<sup>13</sup> Pas moyen, insiste Platon<sup>14</sup>.

Nous voici parvenus au seuil d'un geste philosophique qui marquera à jamais l'histoire de la pensée occidentale : la réponse que Platon forge face à cette impasse héraclitéenne. Cette solution, nous allons le découvrir, donnera naissance à la métaphysique elle-même – matrice conceptuelle qui irriguera vingt-cinq siècles de réflexion philosophique.

### **L'érection platonicienne du principe premier**

Face à cette impasse, Platon entreprend une révolution intellectuelle qui fondera toute la métaphysique occidentale. La voie qu'il trace consiste à démontrer que l'esprit possède, *lui seul*, la capacité d'accéder à des vérités immuables et éternelles qui *échappent* au témoignage changeant que nous fournissent nos sens. Pour sauver la possibilité d'une connaissance véritable, Platon postule l'existence de ces vérités éternelles, mais les situe radicalement ailleurs : « au-delà » du cadre interprétatif auquel nous *constraint* notre condition d'âme incarnée, *captive* d'un corps physique qui ne peut appréhender le monde que par la médiation subjective de l'expérience sensorielle.

Cette intuition fondatrice ouvre sur une architecture métaphysique inédite. Il existerait un *ordre* de réalité transcendant notre monde physique fugitif et passager – un ordre situé

---

<sup>13</sup> Puisque le changement perpétuel ne permet pas le stable – condition nécessaire de l'intelligibilité –, celui-ci ne peut être garant d'aucune certitude à son sujet.

<sup>14</sup> Platon, *Théétète*, 182 c-e.

littéralement « au-delà » (*meta*) du physique. Exempt de tout changement, cet au-delà du physique offrirait enfin le fondement stable que requiert la connaissance véritable.

Aristote systématisera plus tard cette exigence dans sa *Métaphysique* : connaître une chose, c'est en *saisir* la cause première, son *ti esti* « qu'est-ce que c'est ? », c'est-à-dire sa raison d'être, son essence.<sup>15</sup>

Platon anticipe et dépasse déjà cette exigence en localisant les causes du monde sensible dans ce qu'il nomme le *kosmos noètos*, « le monde *intelligible* ». Ce royaume abrite les « Essences intelligibles », éternelles et immuables, qui constituent les véritables principes (*archai*) des choses sensibles.<sup>16</sup> Ainsi se manifeste le mystère de l'unité dans la multiplicité (du stable au sein du changeant) : l'Essence intelligible du Beau en soi forme le principe commun, unique et éternel qui resplendit à travers l'infinie diversité des beautés périssables – un visage, une forêt, le chant du huard sur le lac.

Il convient ici de privilégier le terme de « principe » (*archè*) à celui de « cause ». En effet, comme le souligne Heidegger, sa portée sémantique est double : le principe désigne à la fois ce qui « commence » et ce qui « commande ».<sup>17</sup> Son antériorité n'est pas simplement chronologique, mais ontologique : elle instaure une verticalité hiérarchique où le principe s'impose comme source souveraine organisant l'ensemble de ce qui en

---

<sup>15</sup> « [...] avoir un savoir scientifique d'un objet, c'est en connaître la cause et savoir que cette cause est bien sa cause. » Aristote, *Seconds Analytiques* I, 2, 71b10.

<sup>16</sup> À ces deux types de réalités (*intelligible/sensible*) correspondent deux types de connaissance distincts : « l'ordre de la science (*epistèmè*), réservé aux sages, [et] le règne de l'opinion (*doxa*), qui est le lot de la multitude » J. Grondin, *Introduction à la métaphysique*, p.45.

<sup>17</sup> M. Heidegger, *Questions II*, p.190.

découle.<sup>18</sup> C'est cette structure principielle, ainsi entendu, qui donnera naissance au *système métaphysique*.

*Archè* en grec et *principium* en latin : dans les deux cas, le principe est ce qui « commence » et ce « commande ».<sup>19</sup> Pour ne s'en tenir qu'au latin : *principium* « commencement » est issu du latin classique *princeps*, terme composé de *primus* « le premier » et de *capio* « prendre ». Le principe est donc littéralement « ce qui prend la première place », d'où l'idée de « commandement ». Le latin *princeps* a d'ailleurs donné le mot « prince », comme celui qui est premier, qui occupe le premier rang, la première place – dans l'ordre du pouvoir, propre à un royaume ou à une société quelconque. Le prince, à l'instar du principe, oriente, structure, ordonne, régit, et ainsi *commande* sur tout ce qui relève de son autorité, sur tout ce qui en dépend. Alors que le prince est responsable de garantir l'ordre et la stabilité au sein de la société, le principe est responsable de garantir l'ordre et la stabilité au sein de l'être (la réalité).<sup>20</sup> Que cet *ordre* relève de la métaphysique, du politique, de la science ou de la morale, lorsqu'il est

---

<sup>18</sup> « *Archè* : ce qui est premier dans le temps, mais aussi ce qui, par cette primauté même, commande et domine ce qu'il fait commencer. » S. Roux, *La recherche du principe chez Platon, Aristote et Plotin*, p.11.

« Le principe est ce qui commence et ce qui commande. Au sens fort, ce commencement n'est pas un simple point de départ mais ce qui encore et toujours commence ce qui a lieu. C'est justement pourquoi il est, en même temps, ce qui commande, ce qui toujours – explicitement ou non – règne sur ce qui se déploie à partir de lui. » B. Mabille, *Le principe*, p.9-10.

« Le commencement décide de la suite : donc il commande et, inversement, commander c'est initier. » L. Cournarie, *Le principe, une histoire métaphysique*, p.28.

<sup>19</sup> L. Cournarie, *Le principe, une histoire métaphysique*, p.27.

<sup>20</sup> En grec ancien, le concept le plus proche de ce que l'on désigne aujourd'hui par « réalité » est *to on* — littéralement « ce qui est » ou « l'étant », dérivé du verbe *einai* (« être »). Ainsi, là où nous parlons de « réalité », les Grecs pensaient en termes d'« être ».

question de principe, c'est qu'il est question de « système ». L'un implique toujours l'autre.<sup>21</sup>

Une question demeure toutefois en suspens : la connaissance d'une chose étant celle de sa cause, quelle est la cause qui nous permettrait de connaître les Essences intelligibles elles-mêmes ? En effet, si les Essences intelligibles sont les causes des choses sensibles, quelle est la cause de ces Essences intelligibles ? Pour éviter une régression à l'infinie, Platon doit poser un terme ultime à cette chaîne causale, ce qui nécessite l'existence d'une première cause non-causée ou plutôt d'un premier principe non-principié. Cette exigence *archi*-tectonique le conduit à postuler le Principe de tous les principes, l'Essence de toutes les Essences, la Vérité de toutes les vérités, c'est-à-dire : l'« Essence intelligible du *Bien* »,<sup>22</sup> soit « la plus haute des connaissances » et le « plus excellent de tous les êtres ».<sup>23</sup>

Le rôle de cette Essence Suprême est absolument fondamental dans l'architecture métaphysique platonicienne : « Avoue aussi que les choses intelligibles ne tiennent pas seulement du bien leur intelligibilité, mais tiennent encore de lui leur être et leur essence, quoique le bien ne soit point l'essence, mais fort au-dessus de cette dernière en dignité et en puissance. »<sup>24</sup> Le Bien assume ainsi une double fonction constitutive : il est

---

<sup>21</sup> Le verbe grec *archein*, dont dérive *archè*, signifie d'abord « joindre », « ajuster », « articuler ». Le principe (*archè*) est donc étymologiquement l'ajustement premier, l'articulation originale qui assemble les éléments en un tout ordonné (système).

<sup>22</sup> Platon, *République* VI, 504d-505c.

<sup>23</sup> Platon, *République* VII, 532a-533a.

<sup>24</sup> Platon, *République* VI, 509a-510a.

simultanément le fondement ontologique de la réalité et le fondement épistémologique de toute connaissance à l'égard de cette réalité.<sup>25</sup> Nous touchons ici au sommet architectonique du platonisme, ce point d'ancrage ultime – premier dans l'ordre de l'être (réalité), dernier dans l'ordre de la connaissance<sup>26</sup> – qui soutient tout l'édifice métaphysique. Dans cette entreprise de stabilisation et d'édification progressive des connaissances qu'est la science, la tâche du philosophe consiste à remonter patiemment la chaîne des causalités jusqu'à cette saisie du principe premier. Une fois saisi (connu), c'est *en fonction de cette connaissance* du principe premier que pourront, par la suite, venir se *justifier* et s'*élaborer* toutes connaissances secondaires. Comme le formule avec précision Laurent Cournarie : « c'est parce qu'il fonde que le principe est principe ».<sup>27</sup>

Dans cette économie métaphysique, « principe » et « fondement » convergent pour désigner cette *présence* originale qui précède et conditionne tout le reste.<sup>28</sup> Tous les deux renvoient à ce « premier » dans l'ordre (*kosmos*) du grand tout platonicien. Mais sachant maintenant que ce « premier » fut érigé pour résoudre le problème de la connaissance au sein d'un monde en perpétuel changement, il nous faut être plus précis : chez Platon,

---

<sup>25</sup> « Platon de manière tout à fait claire propose une double fonction au Bien : fonction épistémologique et fonction ontologique. De même que le soleil [dans le monde sensible] rend visibles les choses sensibles, de même le Bien rend intelligibles les essences (fonction épistémologique) ; de même que le soleil engendre les choses sensibles, de même que le Bien fait être les essences (fonction ontologique). » L. Cournarie, *Le principe, une histoire métaphysique*, p.66.

<sup>26</sup> D'où les deux sens du mot grec *meta* : il signifie "au-delà" (ce qui existe avant et au-dessus de nous) mais aussi "après" (ce que nous ne pouvons connaître qu'ensuite, par l'étude). Ainsi, ce qui vient en premier dans la réalité (l'ordre de l'être) arrive en dernier dans notre compréhension (l'ordre de la connaissance).

<sup>27</sup> L. Cournarie, *Le principe, une histoire métaphysique*, p.17.

<sup>28</sup> « Le fondement procède d'une métaphore architecturale, qui conduit à considérer la structure de ce qu'il fonde du point de vue d'une organisation *spatiale* (par opposition avec le principe qui vise cette structure d'un point de vue métaphoriquement *temporel*). » *Grand Dictionnaire de la Philosophie*, p.438.

« premier » veut dire « premier » par rapport au mouvement ; est « premier » ce qui l'emporte sur le mouvant, plutôt que d'être emporté par celui-ci. J'y insiste car la solution platonicienne institue ainsi un nouvel *ordre*.

Tels un roi et son empire, cet *ordre* est celui du principe premier et de sa science (qu'Aristote nommera « philosophie première »<sup>29</sup>). Au sein de cet ordre hiérarchique, l'immuable est aux commandes du mouvant. Il règne au-dessus de lui. Sous la gouverne du principe, le mouvement n'agit plus librement – désormais contraint d'obéir conformément aux lois de la science. Sous son emprise, il devient objet ; objet de connaissance, dont elle est maître. L'objet est maîtrisé en tant que vérité *objective*. *Dé-finir* (« délimiter complètement, mettre fin à, borner »), *sai-sir* (« mettre la main sur, capturer »), *cer-ner* (« encercler, contenir »), *com-prendre* (« saisir entièrement, envelopper »), c'est parvenir à fixer – une bonne fois pour toutes – ce qui, jusqu'alors, nous échappait. C'est en procédant ainsi – jusqu'à ce que plus rien ne lui échappe – que le règne de l'immuable affirme de plus en plus sa domination sur le mouvant. Unifié sous un seul et même principe, le mouvement (c'est-à-dire, pour Platon, *tout* ce qui est en mouvement) s'y réduit ; complètement assujetti à son autorité. Causalement enchaîné jusqu'à lui, le mouvement s'*ordonne* et s'exécute suivant les diktats de son principe premier. Ainsi domestiqué, le mouvement prend la forme du *système* – une structure *ordonnée* où la place de chaque élément est déterminée (*commandée*) à partir d'un centre

---

<sup>29</sup> Aristote nomme « philosophie première » la science qui étudie « les premiers principes et les premières causes » (*MétaPhysique A*, 2, 982b9-10)

(principe) organisateur.<sup>30</sup> C'est donc en tant que « système centré » qu'opère le principe premier : point de convergence absolue vers lequel tout mouvement réfère et duquel tout mouvement procède. Tous les chemins mènent au principe premier, parce que tous les chemins partent de celui-ci. Après tout, la science (ou dialectique) n'est-elle pas, nous dit Platon, le chemin que doit suivre l'âme, qui, en s'incarnant, a oublié d'où elle provient.<sup>31</sup>

L'histoire de la philosophie occidentale nous révèle toutefois que les philosophes n'ont jamais pu s'accorder sur le contenu exact de ce principe premier. *L'Essence du Bien* platonicienne, le *Dieu* des théologiens, l'*Un* des mystiques, la *Substance*, le *Sujet connaissant*, l'*Absolu hégélien*, le *Signifié transcendantal*, la *Conscience pure*, jusqu'au *Dasein heideggérien* – autant de digues successivement érigées pour arrêter (stabiliser) le fleuve d'Héraclite, pour en contrôler le courant perpétuel. Mais la métaphysique en a-t-elle vraiment le pouvoir ? Derrière chacune de ces philosophies on peut déceler le même acte de foi : croire que le stable, secrètement, gouverne le mouvant ; que l'immobile, en retrait, orchestre la danse du monde.

La structure et la genèse du principe premier désormais élucidées, il nous faut examiner leurs implications profondes. Bien que les *conditions de possibilité* de tout principe premier traversent l'œuvre de Derrida comme un fil rouge, celui-ci ne les rassemble jamais sous un même toit – ce qui permettrait d'en révéler l'architecture conceptuelle secrète. C'est ce que nous ferons dans la section suivante.

---

<sup>30</sup> « Le système est d'autant plus parfait que les principes auxquels toutes les autres parties du système sont subordonnées sont en petits nombres. » *Grand Dictionnaire de la philosophie*, p.1006.

<sup>31</sup> Platon, *Phèdre*, 249c-250a.

## L'ossature logique du principe premier

Puisque ce principe premier s'institue comme la matrice – l'horizon indépassable – de toute la pensée métaphysique occidentale, il convient d'en suspendre l'évidence pour en interroger la nécessité. Avant toute chose, traitons-le comme une hypothèse dont nous examinerons les *conditions de possibilité*. En partant de la prémissse qu'il y a bel et bien un principe premier d'où procèderait le mouvement, j'ai ainsi identifié seize caractéristiques (propriétés) essentielles, dont la négation entraînerait la contradiction du principe premier lui-même :<sup>32</sup>

- **Saisissabilité** : Comme nous l'avons vu précédemment, le principe premier doit être *accessible* à la pensée. Sans cette *prise cognitive*, il ne pourrait fonder la connaissance. Ce qui implique qu'il soit *intelligible*, *identifiable*, *objectifiable*, *chosifiable*, *possédable*, *encadrable*, *contenable*, *démontrable*, et *maîtrisable* pour la pensée.
- **Unicité** : Pour véritablement mériter le statut de « principe premier », le principe premier ne peut pas coexister avec d'autres principes premiers. *Un seul principe* peut être le premier, pas plusieurs. Le principe premier est donc nécessairement *unique* et *singulier*. Il ne peut être multiple et divers.

---

<sup>32</sup> Ces *conditions de possibilité* (du principe premier) étant interdépendantes, l'ordre de leur énumération est arbitraire.

- **Irréductibilité** : Pour véritablement être seul et un, le principe premier doit faire preuve d'une unicité *indivisible, insécable, et irréductible*. Car, si un principe peut être davantage divisé ou réduit, c'est qu'il admet l'existence de quelque chose d'encore plus élémentaire, basique, fondamental, et donc premier. Le (vrai) fondement de tous les fondements ne peut reposer sur quelque chose d'encore plus fondamental que lui. Puisqu'il doit être parfaitement *indivisible* – du grec *atomos* (« atome »), composé du préfixe privatif *a-* et de *tomos* (« coupure, division »), littéralement « ce qui ne peut être coupé » – le principe premier n'est possible qu'en étant absolument et parfaitement *un, compact, complet, monolithique, total, exhaustif, plein, et entier*.
- **Simplicité absolue** : Puisqu'il doit être *réduit jusqu'à sa plus simple expression* (condition d'irréductibilité), le principe premier doit être *parfaitement simple*. L'on ne doit pouvoir le complexifier ni le pénétrer davantage, car si une chose peut être davantage approfondie, c'est qu'il existe plus profond, et donc plus fondamental.
- **Clôture ontologique** : Pour exister en tant que totalité parfaitement compacte et irréductible, le principe premier exige une *séparation radicale – ontologique – entre un (son) intérieur et un (son) extérieur*.<sup>33</sup> En effet, la totalité irréductible du principe premier implique que celui-ci soit *parfaitement clos – fermé – sur lui-même*.

---

<sup>33</sup> Cette exigence de clôture ontologique révèle la violence métaphysique originale : pour qu'un principe puisse régner, il doit tracer une frontière absolue entre lui et ce qu'il n'est pas, instituant ainsi une hiérarchie où l'intérieur prime sur l'extérieur, le propre sur l'étranger, le même sur l'autre.

*même* ; et que l’extérieur de cette clôture qui l’enserre parfaitement soit radicalement différent (complètement autre) de ce qui se trouve à l’intérieur de celle-ci<sup>34</sup>.

- **Clarté et distinction** : Pour véritablement être premier, le principe premier doit être *parfaitement distinguable* de tout ce qui n’est pas lui. Cette exigence de *distinction absolue* implique que le principe premier soit *intégralement déterminé*. Il doit pouvoir être *défini* (avoir des contours précis), *délimité* (avoir des frontières claires), *circonscrit* (être cernable dans sa totalité), et *localisé* (occuper une place identifiable dans l’ordre du réel). En somme : il doit être *parfaitement clair et distinct* de tout ce qu’il fonde.
- **Indépendance, auto-suffisance** : Pour véritablement être « premier », le principe premier ne peut dépendre – d’aucune manière – de quoi que ce soit d’autre que lui-même pour être lui-même, sans quoi il ne serait pas véritablement premier. Puisqu’il ne peut dépendre de rien, le principe premier doit être *autarcique* ; il doit complètement se suffire à lui-même (*auto-suffisant*).
- **Auto-principiation et auto-fondation** : Puisqu’il est fondement premier, soit le fondement de tous les fondements, il ne peut être fondé par autre chose que lui-même. Le principe/fondement premier doit donc nécessairement *s’auto-fonder*. Il

---

<sup>34</sup> « Tenir le dehors dehors. Ce qui est le geste inaugural de la « logique » elle-même, du bon « sens » tel qu’il s’accorde avec l’identité à soi de *ce qui est* : l’étant [principe premier] est ce qu’il est, le dehors est dehors et le dedans dedans. » J. Derrida, *La dissémination*, p.147.

doit être *sa propre fondation, sa propre source*. À ce sujet, Platon écrit : « un principe est chose *inengendrée*. Car c'est d'un principe que vient nécessairement tout ce qui vient à l'être, tandis que le principe, lui, ne vient de rien. [...] L'être qui *se meut lui-même* est principe du mouvement. »<sup>35</sup> Un peu plus loin, reprenant le raisonnement de la déesse de Parménide sur l'être,<sup>36</sup> Platon ajoute que l'être (principe) « échapperait à la génération comme à la destruction », du fait qu'il se situe hors (au-delà) du mouvement. Il en conclut que le principe premier est nécessairement *impérissable* et *éternel*. Après tout, l'*inengendré*, s'il est, est nécessairement *éternel*, car l'absence de commencement implique l'absence de fin. Le principe premier est donc ce qui est *toujours déjà-là*.

- **Immuabilité** : En tant que source première du mouvement, le principe premier ne peut être mû. Il ne peut être soumis à ce dont il est la source. Tout changement de sa part présupposerait un principe antérieur responsable de ce changement. D'où la nécessaire *immuabilité* (*stabilité parfaite et absolu*).
- **Immédiateté** : Puisqu'il doit faire preuve d'une immuabilité absolue, le principe premier ne doit admettre aucun mouvement, aucune médiation, aucun écart, aucun différé, aucun espacement, aucun renvoi, aucun délai, aucun désir, aucune

---

<sup>35</sup> Platon, *Phèdre*, 245c-d.

L'analyse derridienne de l'inengendré platonicien dans *Khôra* et ses développements dans *Avances* (trad. Philippe Lynes, 2017) mériteraient un traitement approfondi que les contraintes d'espace (et de temps) interdisent ici.

<sup>36</sup> Parménide, *Le Poème*, VIII, 3-4 et 21.

intention, etc. Ne pouvant être dans l'attente de quoi que ce soit pour se réaliser, le principe premier est nécessairement *pleinement et immédiatement présent à lui-même*. Autrement dit, puisqu'il ne peut être sujet au changement, le principe premier doit toujours *demeurer identique à lui-même*.

- **Pureté et Perfection** : Puisque le principe premier ne peut subir aucune *altération*, celui-ci n'est possible qu'en demeurant *intouchable, intacte, intégral, incorruptible, étanche, invulnérable, inaltérable, pure, propre (non-contaminable) et parfait*.
- **Absoluité** : Le principe premier est nécessairement *absolu* – du latin *absolutus*, participe passé d'*absolvere* : « délier, détacher, achever ». L'absolu est littéralement ce qui est « délié de », « séparé de » toute relation ou condition externe. Il ne peut être relatif, car il dépendrait alors de ce par rapport à quoi il est relatif.
- **Nécessité** : Le principe premier est nécessairement *nécessaire*. Il ne peut être contingent, car sa contingence impliquerait une dépendance à des conditions externes. Le principe premier est, par définition, *inconditionné et toujours déjà présent*.

- **Premier** : Le principe premier est nécessairement *premier*. « Est dit premier ce avant quoi il n'y a rien, *et après quoi il y a quelque chose* »<sup>37</sup>. Premier implique ce qui le succède<sup>38</sup>. Au minimum, quelque chose doit être *second*, lui être *secondaire*. La notion de premier implique celle d' « *ordre* » ; soit l'*ordre* dans lequel celui-ci s'inscrit et se maintient en tant que premier (de cet *ordre*). Comme nous l'avons vu précédemment, cet *ordre* – dont le premier est prince – est celui d'un système, son système.
- **Supériorité hiérarchique** : Étant donné les quatre conditions suivantes : 1. Le principe premier est absolument et éternellement pur et parfait, 2. Le principe premier ne peut donner naissance à son égal (car il y aurait alors deux principes premiers, ce qui viendrait (entre autres) contredire sa condition d'unicité), 3. Rien ne peut être antérieur – plus important et fondamental – au principe premier, 4. Quelque chose succède nécessairement au principe premier (sous la forme d'un système ordonné) – on doit en déduire que tout ce qui naît de ce principe premier lui est inévitablement moindre, systématiquement moindre. Depuis sa perfection dérive une *régression hiérarchique* : une chaîne causale dans laquelle tout effet est moindre que sa cause. Au sommet de cet *ordre* des causalités siège le principe premier : créateur et maître du monde. Plus l'on s'éloigne de sa perfection, moins nous sommes parfaits, et donc plus nous sommes corruptibles. C'est ainsi qu'en

---

<sup>37</sup> A. Lercher, *Les mots de la philosophie*, p.291.

<sup>38</sup> « Le principe premier c'est ce qui vient en premier. Il est donc immédiatement conçu en rapport à une série (un ensemble, une collection) qui s'ordonne par rapport à lui selon deux modalités : le principe est à la fois ce qui est le plus vieux, le plus ancien ; et ce qui est le plus éminent, le plus important. » *Grand Dictionnaire de la Philosophie*, p.851.

chutant du paradis, nous en arrivons à notre état de pécheur sur terre – l'état déchu de l'humanité. Que son imperfection sur terre *dérive* de l'oubli du « Bien » ou du « péché originel », l'humain – par le savoir (science) ou par la foi (religion) – a pour quête de retrouver cet état de perfection *premier et originel*, que certains nommeront le *Royaume des Essences intelligibles* et d'autres le *Royaume des Cieux*. La métaphysique du principe premier (ou métaphysique de la présence)<sup>39</sup> « pense selon deux temps » explique Geoffrey Bennington : « *présence, d'abord*, du monde à un regard, d'une conscience à elle-même, d'un sens à l'esprit, de la vie en soi, d'une sensation à un corps, d'une expérience à une bouche, *absence ensuite* – le monde voilé, la conscience égarée, le non-sens, la mort, la débauche, le langage, le sevrage. En pensant le deuxième temps comme dérivé par rapport au premier, on ramène, ne fût-ce qu'en pensée, le complexe au simple, le secondaire au primaire, le contingent au nécessaire. »<sup>40</sup>

Ainsi, par stricte nécessité logique, le principe premier doit être : *saisissable, un, unique, singulier, insécable, irréductible, parfaitement simple, complet, monolithique, total, plein, entier, fermé sur soi, indépendant, inengendré, autarcique, éternel, immuable*,

---

<sup>39</sup> Jacques Derrida privilégie l'expression « métaphysique de la *présence* » à celle de « métaphysique du principe ou fondement premier » pour souligner le fait que la philosophie occidentale a toujours conçu le principe, le fondement, la vérité ou l'être comme quelque chose d'*immédiatement accessible*, de *directement présent* à la conscience. L'objection de Derrida est que cette « *présence pure* » n'existe jamais comme telle ; ce que nous prenons pour une présence immédiate est toujours le produit de médiations (signes, langage, temps) que la métaphysique préfère ignorer.

<sup>40</sup> G. Bennington et J. Derrida, *Jacques Derrida*, p.19-20.

*pure, parfait, toujours déjà là, inconditionné, nécessaire, absolu, et supérieur à tout ce qui le succède.*<sup>41</sup>

Mais ce n'est pas tout. Mon analyse révèle également que le principe premier ne peut régner qu'en imposant sa loi fondamentale : le principe de non-contradiction. Nous le savons déjà, le principe premier doit être *immuable – constamment immobile et identique à lui-même*. Par le fait même, il est *irréductiblement Un*, jamais deux, car deux impliquerait la relation, donc le mouvement. Le fondement de toute chose ne peut changer comme le font constamment les contraires chez Héraclite : ceci devient cela et cela devient ceci. Sa garantie de fondement tient au fait qu'il doit être radicalement (ontologiquement) distinct de tout ce qu'il fonde, *de tout ce qu'il n'est pas*. Le principe premier ne peut donc être *le même* que sa négation. S'il était *autant* lui-même que son contraire, il dépendrait d'un rapport relatif et changeant. La vérité objective ne peut être *autant* elle-même que son contraire, tantôt ceci tantôt cela. Afin d'empêcher qu'une chose et son contraire puissent être tenus tous deux pour vrai – en même temps et sous le même rapport –, Aristote assigne à la métaphysique du principe premier sa loi la plus fondamentale : le principe de non-contradiction<sup>42</sup> – qui permet de garantir que A demeure A et ne devienne jamais non-A. Là où Héraclite voyait une unité entre opposés : A = non-A (son contraire) ; Platon érige une frontière infranchissable entre les deux : A ≠ non-A. On passe ainsi de la *contrariété* (passage de l'un à l'autre) à la *contradiction* (séparation

---

<sup>41</sup> Cette liste des *déterminants essentiels* au principe premier est loin d'être exhaustive.

<sup>42</sup> « Il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps, au même sujet et sous le même rapport. » Aristote, *MétaPhysique*, Γ, 1005b19-20. Autrement dit, une chose ne peut être à la fois x et non-x. Si Aristote n'a pas inventé ce principe, il est néanmoins le premier à l'avoir formalisé.

absolue). Cette frontière trace une ligne de démarcation ontologique. Il n'est plus question de dire que l'un est *tout autant* l'un que l'autre ; nous entrons dans la logique du *soit l'un soit l'autre*. « Être *ou* ne pas être là est la question », en effet, car le « *ou* » exclusif tranche là où le « *et* » inclusif unissait. Les opposés, désormais fermés l'un contre l'autre, entrent en guerre. Mais entendons bien cette guerre : non pas création mais destruction. Elle ne se fait plus au nom de l'autre, mais au nom de ce qui est « premier ». La danse est finie.

Cette logique *commencée et commandée* par un principe premier vient scinder hiérarchiquement le monde en deux. Puisque tous les contraires procèdent du principe premier (et donc du principe de non-contradiction), rien dans le monde n'est plus l'égal de son autre. Le fondement n'est plus l'égal du fondé, la cause n'est plus l'égal de l'effet, le vrai n'est plus l'égal du faux, le même n'est plus l'égal de l'autre, là-haut n'est plus l'égal d'ici-bas, la science n'est plus l'égal de l'opinion, l'absolu n'est plus l'égal du relatif, l'homme n'est plus l'égal de la femme, etc. L'un est priorisé *sur* l'autre, privilégié par rapport à lui. Cette survalorisation de l'un ne peut se faire qu'aux dépens d'une dévalorisation de son opposé (l'autre). L'« autre », de son côté, doit être simultanément déprécié, rabaissé, inférieurisé, assujetti, marginalisé, domestiqué.

Penser « rationnellement » – du latin *ratio* « rapport » – c'est établir les justes rapports entre les choses. C'est la rationalité qui donne au discours sa cohérence. Évidemment, il

n'est pas question de s'en passer. Mais doit-elle nécessairement servir à fonder immuablement le principe premier<sup>43</sup> – et donc tout ce qui en découle?

Achevons ici notre inventaire des conditions nécessaires au rôle fondateur du principe premier. Notre analyse révèle que le principe de contradiction serait la clef de voute de cette architecture logique : sans lui, tout l'édifice s'effondre. Nous allons maintenant voir comment Derrida démontre que chacune de ces conditions, y compris et surtout le principe de non-contradiction, est simultanément une condition d'impossibilité.

### **Derrida : La *cendre* des os**

Avant d'aborder la « différence », un détour par la linguistique s'impose. La pensée de Jacques Derrida doit beaucoup à celui que la tradition a nommé « Père de la linguistique moderne » : Ferdinand de Saussure. Au début du XXe siècle, Saussure trouvait que la linguistique de son époque était dans un état chaotique ; éparpillée entre diverses approches incompatibles et confuse dans ses concepts fondamentaux. Elle appelait à l'ordre, dans son besoin d'unité et de fondement. Cherchant à fonder la linguistique sur une base scientifique solide, Saussure entreprend d'interroger les *conditions de possibilité* du langage pour en dégager les propriétés essentielles. Son

---

<sup>43</sup> Cette question n'est pas sans rappeler le projet kantien. Dans la *Critique de la raison pure* Kant interrogeait déjà les prétentions de notre raison à atteindre l'absolu. Pour en comprendre les limites, il interrogea ses *conditions de possibilité* – ce sans quoi elle ne pourrait fonctionner. Cette interrogation lui révéla le paradoxe suivant : la raison exige un fondement absolu qu'elle ne peut pourtant jamais atteindre. Post-kantien, Derrida radicalise cette intuition. Mais là où Kant s'intéressait aux conditions de possibilité de la raison, Derrida s'attaque aux conditions de possibilité du langage. Sa démarche est similaire dans sa méthode (interroger les conditions) mais différente dans sa radicalité : il ne s'agit plus seulement de montrer les limites de notre accès au principe premier, mais de démontrer que ces conditions de possibilité sont simultanément des conditions d'*impossibilité*.

ambition n'est pas de comprendre la signification des mots particuliers dans telle ou telle langue, mais de saisir *comment* les mots peuvent signifier – quel mécanisme universel gouverne la signification.

Sa découverte tient dans cette formule révolutionnaire : « dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs ».<sup>44</sup> Contrairement à ce que suggère l'intuition commune, l'identité du signe linguistique (sa signification) ne repose sur aucune essence naturelle. Elle est *purement* conventionnelle et différentielle. Le sens n'est pas inhérent au signe lui-même ni à ce qu'il réfère, mais provient plutôt de sa *différence* avec tous les autres signes du langage. Un signe ne signifie *que* par ce qu'il n'est pas. « Avion » signifie parce qu'il diffère d'« auto », d'« hélicoptère », d'« oiseau », et de tous les autres signes du système linguistique dans lequel il s'inscrit. C'est le réseau des différences qui produit le sens, non une essence positive préexistantes.

Derrida reconnaît la portée sismique de cette découverte, mais la pousse jusqu'au point de rupture du système sémiologique saussurien – *contre Saussure avec Saussure*.<sup>45</sup> Car si l'identité du signe est véritablement *seconde* par rapport à la différence entre signes, si elle n'est qu'un effet du « jeu »<sup>46</sup> différentiel, alors on ne peut plus prétendre, comme le fait encore Saussure, à l'existence d'un *Signifié transcendental* – c'est-à-dire d'un signifié premier, originaire, et fondateur qui échapperait au « jeu des renvois » entre

---

<sup>44</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p.166.

<sup>45</sup> « Derrida pense *contre Heidegger avec Heidegger*. » F. Nault, *Derrida et la théologie : dire Dieu après la déconstruction*, p.208. Penser avec un auteur pour le retourner *contre* lui-même, voilà qui, en une phrase, résume bien en quoi consiste le geste déconstructif derridien.

<sup>46</sup> « Jeu » est ici compris à la fois au sens d'écart et de règle cachée.

signes pour venir le fonder de l'extérieur. Menée à ses conséquences ultimes, la découverte saussurienne interdit tout fondement ultime du langage.<sup>47</sup>

C'est ici que Derrida introduit son néologisme le plus célèbre : la « différance » avec un a. Ce petit changement graphique n'a rien d'anodin, puisqu'il marque une transformation conceptuelle majeure qui ébranle les fondements même de toute pensée métaphysique. La conception synchronique (gelée) du langage chez Saussure ne prenait pas suffisamment en compte la *temporalité* de la différence des signes. Elle négligeait le fait crucial que le sens n'est *jamais* pleinement présent mais sans cesse reporté, différé, ajourné dans un mouvement temporel infini.<sup>48</sup> La différance désigne ce double mouvement constitutif du sens : différer au sens spatial de « être différent de », « ne pas être identique à » (espacement) *mais aussi, et simultanément*, différer au sens temporel de « remettre à plus tard », « reporter », « ajourner » (temporisation).<sup>49</sup> Le sens n'est jamais immédiatement présent ; il est *toujours déjà* pris dans ce double mouvement : à la fois de différenciation spatiale et de report temporel. La différence n'est ni un mot ni un concept,<sup>50</sup> elle est la condition même de toute conceptualité, « condition même de la signification »<sup>51</sup> – mais une condition qui ne peut jamais être saisie comme telle, puisqu'elle se dérobe au moment même où elle rend possible.

---

<sup>47</sup> J. Derrida, *Marges de la philosophie*, p.5.

<sup>48</sup> J. Derrida, *Positions*, p.40.

Le mouvement est infini puisqu'il est sans terme – sans signifié transcendental. « L'absence de signifié transcendental étend à l'infini le champ et le jeu de la signification » J. Derrida, *L'écriture et la différence*, p.411.

<sup>49</sup> J. Derrida. *Marges de la philosophie*, p.8.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p.7.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p.11.

Pour penser rigoureusement cette « présence non-présente (différée) », Derrida mobilise le concept de « trace ». « Ni simplement présente ni simplement absente », échappant à l’opposition métaphysique présence/absence,<sup>52</sup> la trace est « cela même qui ne peut se laisser réduire à la forme de la présence ».<sup>53</sup> Attention : la trace derridiennne n’est pas trace *de* quelque chose, comme une empreinte dans le sable serait la trace d’un pas qui l’a précédée et causée. Plus originale que toute origine assignable, elle « constitue et efface en même temps » toute présence possible.<sup>54</sup> « L’effacement appartient à sa structure »<sup>55</sup> : la trace n’est trace qu’en s’effaçant, qu’en n’étant jamais pleinement là, présente. C’est cet effacement constitutif qui empêche toute présence de se clore sur elle-même dans une identité autonome et parfaite.

Cette logique de la trace subvertit radicalement et irrémédiablement chacune des conditions du principe premier énumérées précédemment :

- **Contre le principe de non-contradiction** : Là où le principe de non-contradiction exige que A exclu non-A, la trace révèle que A n’existe *que* par non-A, toujours déjà habité par sa négation. Toute présence est toujours déjà absente. La trace est le mouvement même de la différenciation qui rend possible

---

<sup>52</sup> J. Derrida, *Positions*, p.38.

<sup>53</sup> J. Derrida, *De la Grammatologie*, p.121.

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> J. Derrida, *Marges de la philosophie*, p.25.

A et non-A. Elle précède et excède toute contradiction. Elle ne peut être régie par le principe de non-contradiction puisqu'elle en est la condition de possibilité.

- **Contre toute saisissabilité** : comment saisir ce qui n'est qu'en s'effaçant, ce qui est possible qu'en étant impossible, ce qui est toujours déjà *autre*. La trace échappe structurellement à toute saisie.
- **Contre toute unicité, simplicité, et irréductibilité** : « toute trace est trace de trace. Nul élément n'est nulle part [simplement] présent (ni *simplement* absent), il n'y a que des traces. » écrit Bennington.<sup>56</sup> La trace n'est jamais *que* simple, elle est constitutivement divisée entre ce qu'elle marque et ce qu'elle efface. La trace est toujours multiple, elle ne fait jamais qu'un. Sa complexité est irréductible.
- **Contre toute clôture ontologique** : La trace est ouverture *in-finie* (« sans-limites »), renvoi perpétuel à *autre*, toujours *autre*. Rien ne peut la contenir, elle échappe par nature.
- **Contre toute pureté** : la trace est toujours déjà affectée et altérée par ce qu'elle n'est pas. Toujours déjà contaminée par l'autre, elle ne peut jamais demeurer propre et intacte. Du point de vue la trace, la pureté du principe premier n'est qu'un fantasme métaphysique.

---

<sup>56</sup> G. Bennington et J. Derrida, *Jacques Derrida*, p.74.

« Il n'y a, de part en part, que des différences et des traces de traces. » - J. Derrida, *Positions*, p.38.

- **Contre toute auto-suffisance et auto-fondation** : La trace renvoie toujours à autre chose qu'elle-même, au sein d'une hétéronomie constitutive. Aucune trace ne peut être sa propre origine ou sa propre fin.
- **Contre toute immuabilité** : La trace ne s'arrête jamais, car alors elle ne serait plus trace. Elle est mouvement perpétuel.
- **Contre toute immédiateté** : La trace est médiation infinie, report perpétuel, délai constitutif. Jamais elle n'est pleinement présente à elle-même dans l'instant.
- **Contre tout absolu** : La trace est fondamentalement et irréductiblement relationnelle, elle n'existe que dans son rapport différentiel à d'autres traces.
- **Contre toute primauté** : La trace rend impossible tout « premier ». Par définition, toute trace renvoie à une trace antérieure. Une « première trace » serait une contradiction : ce ne serait plus une trace mais une présence pleine. Or même ce qui prétend être « premier » est *toujours déjà* « second », dérivé, effet du jeu de renvois qui conditionne sa possibilité. Le « premier » n'est qu'un effet rétroactif de la différence, une illusion nécessaire mais illusoire de commencement absolu. Comme l'écrit Derrida : « La trace n'est pas seulement la disparition de l'origine, elle veut dire ici – dans le discours que nous tenons et selon le parcours que nous

suivons – que l’origine n’a même pas disparu, qu’elle n’a jamais été constituée qu’en retour par une non-origine »<sup>57</sup>.

- **Contre toute supériorité hiérarchique** : Si A n’existe que par sa différence avec non-A, alors A n’est jamais premier. Il a toujours déjà besoin de non-A pour être A. Aucun terme n’est donc ontologiquement supérieur et fondateur. La différence entre le fondement et le fondé n’est qu’une différence. La trace révèle que toute prétendue hiérarchie (A > non-A) masque une interdépendance (A ↔ non-A). Dans l’économie générale de la trace, aucune hiérarchie n’est possible.

Le principe premier s’avère donc *impossible* dans cette économie de la trace. Mais cette conclusion nous place devant un paradoxe : comment parler d’« impossibilité » quand la trace a subverti le principe même qui fonde la distinction entre possible et impossible ? Si la trace brouille toute opposition binaire, l’« impossible » derridien ne peut plus signifier le simple contraire du possible. Il doit désigner autre chose – une impossibilité plus radicale qui échappe à la logique classique. C’est ce nouvel « impossible », ni simplement possible ni simplement impossible, que nous devons maintenant penser.

---

<sup>57</sup> J. Derrida, *De la grammatologie*, p.86-87.

## Fondre.

Relever les conditions d'impossibilité du principe premier ne revient pas à le nier, le rejeter ou l'abolir.<sup>58</sup> En agissant ainsi comme une *destruction* (au sens heideggérien) ou une *critique* (du grec *krisis* « décider, trancher »), la déconstruction demeurerait tributaire de la logique binaire qu'elle prétend dépasser. L'impossibilité révèle plutôt que le principe premier s'élabore *dans et par* la différence. Le principe fonctionne, produit des effets, organise le réel, mais sans la garantie ontologique d'une présence originale. Toujours nécessaire mais différent.

Comme l'explique Derrida : « Cet autre discours prend en compte les conditions de cette logique classique et binaire, mais il n'en relève plus simplement [...]. Il faut transformer les concepts, construire une autre « logique », une autre « théorie générale », voir un discours qui, plus puissant que cette logique, s'explique avec elle et en *réinscrit* la possibilité ».<sup>59</sup>

La réinscription – voilà le geste derridien par excellence. Le principe premier n'est pas détruit mais réinscrit comme *effet* de ce qui le rend possible. La différence demeure dépendante des notions fondamentales de la métaphysique ; à l'exception faite que ces

---

<sup>58</sup> « Je n'ai jamais mis « radicalement en question des concepts comme la vérité, la référence et la stabilité des contexte interprétatifs », si « mettre radicalement en question » veut dire contester qu'il y ait et qu'il doive y avoir de la vérité, de la référence, et des contextes d'interprétation stables. J'ai, ce qui est tout autre chose, posé des questions que j'espére nécessaires au sujet de la possibilité de ces choses, de ces valeurs, de ces normes, de cette stabilité (par essence toujours provisoire et finie). » J. Derrida, *Limited Inc*, p. 277-278.

<sup>59</sup> J. Derrida, *Limited Inc*, p. 212 (nous surlignons.)

notions s'élaborent en elle en tant qu'« effets ». Le mouvement de la différence excède tout principe qui prétendrait l'épuiser. Puisqu'elle ne peut être *entièrement* dissociée de ce qu'elle *rend possible* – et ainsi acquérir le statut de « première » – Derrida qualifie la différence de « quasi-transcendantale ». Elle participe à l'exigence transcendantale tout en la débordant, instituant ce qu'on pourrait nommer une quasi-métaphysique où le possible n'est possible qu'en étant impossible.

Cette impossibilité constitutive devient la condition centrale de la pensée *aporétique* derridienne. L'impossible n'est pas une impasse stérile mais, paradoxalement, la condition de possibilité même du possible. Ce n'est pas une présence première et fondatrice, mais précisément l'absence (l'impossibilité) de cette présence – comprise comme trace ou « *archi-trace* » – qui conditionne et garantit la possibilité du sens.<sup>60</sup> Comme l'écrit magnifiquement Derrida dans *Foi et Savoir* : « Le fondement *fonde* en s'effondrant, là où il se dérobe sous le sol de ce qu'il *fonde*.»<sup>61</sup>

Le principe est donc nécessaire mais impossible – *effet* plutôt que fondement. Un espace s'ouvre, béant et perpétuel, là où la métaphysique plaçait son fondement. Pourtant, la

---

<sup>60</sup> « Pour Derrida, c'est la valeur d'absence qui manifeste alors sa fonction d'ordonnancement et de fondation. Absence du référent d'abord. » - S. Petrosino, *Jacques Derrida et la loi du possible*, p.117.

Les néologismes derridiens d'« *archi-trace* » et « d'« *archi-écriture* » (synonymes de la différence) dans lesquels « le non-principiel est mis en position de principe » servent justement à mettre l'emphase sur le fait que c'est l'*impossibilité* de l'*archè* qui rend possible la trace et non sa présence pleine.

<sup>61</sup> J. Derrida, *Foi et Savoir*, p.29. (nous surlignons)

Le verbe *fonder* (du latin *fundare*, « établir sur un fondement ») entretient une proximité troublante avec *fondre* (du latin *fundere*, « verser, répandre »). Tension étymologique qui révèle, au cœur même du langage, l'aporie entre le fixe et le mouvant qui traverse la présente recherche.

pensée derridienne ne verse pas dans le chaos ; elle maintient sa cohérence sans se dissoudre dans le relativisme. Mais qu'est-ce qui l'articule alors ? Si aucun principe immuable ne la gouverne, qu'est-ce qui structure la différence ? La déconstruction doit bien prendre appui sur quelque chose – même si ce quelque chose n'est pas un socle métaphysique. C'est cette énigme qu'il nous faut maintenant élucider.

### **L'autre *demeure***

Puisque l'ouverture implique l'*autre* – ouvrir, c'est toujours ouvrir *vers* –, la différence porte en elle une injonction profondément éthique : l'exigence inconditionnelle de l'accueil de l'*autre*. Loin d'être secondaire, cette dimension éthique est constitutive de la différence elle-même.

Ma thèse est la suivante : c'est cette altérité radicale qui « fonde » la pensée derridienne – si l'on peut encore parler de « fondement ». L'altérité n'est pas quelque chose qui viendrait s'ajouter à la trace depuis l'extérieur ; elle la *constitue* en l'*excédant toujours déjà*. C'est là le paradoxe fondamental : le sens ne peut s'auto-engendrer ni se maintenir de lui-même. Pour fonctionner (faire sens), s'articuler, s'organiser, le sens requiert ce qui lui échappe irréductiblement. Le sens a constitutivement besoin de tendre vers ce qu'il ne peut jamais pleinement saisir ni franchir – vers cette *altérité* qui toujours l'excède et le déborde. C'est précisément cette tension vers l'inatteignable qui donne au sens sa dynamique et, paradoxalement, son sens même.

La différence exige de penser l'*irréductibilité* absolue de cette altérité qui la *traverse* et *conditionne* son ouverture.<sup>62</sup> C'est cette ouverture in-finie, *tendue vers* un avenir qui n'advient jamais pleinement, qui *commande* et *oriente* le jeu du sens – non la clôture d'un principe délimitable. Ce qui véritablement « fonde » est ce qui ouvre à l'infini, non ce qui ferme et clôture. Dans la métaphysique traditionnelle, le sens s'élabore par référence constante à ce qui demeure identique : le principe premier. Dans la différence, il se *structure* en *tendant constitutivement vers* ce qui ne demeure jamais le même : l'*autre*. Cette altérité irréductible *conditionne* le sens tout en l'excédant perpétuellement. *Vers elle, le sens tend infiniment*, sans jamais l'atteindre. C'est précisément cette tension infinie qui *garantit* son mouvement – et c'est en ce sens paradoxal qu'elle tient lieu de « fondement ».<sup>63</sup>

---

<sup>62</sup> « Mais cette absence n'est-elle pas seulement une présence lointaine, retardée ou, sous une forme ou sous une autre, idéalisée dans sa représentation ? Il ne semble pas, ou du moins cette distance, cet *écart*, cet *retard*, cette *différence* doivent pouvoir être portés à un certain *absolu de l'absence* pour que la structure de l'écriture [différence], à supposer que l'écriture [la différence] existe, se constitue. » - J. Derrida, *Limited Inc*, p.27.

<sup>63</sup> Fondamentalement, le sens de la déconstruction procède de l'ouverture. » O. Assouly, *Jacques Derrida*, p.66

« L'ouverture de l'avenir vaut mieux, voilà l'axiome de la déconstruction, ce à partir de quoi elle s'est toujours mise en mouvement, et qui la lie, comme l'avenir même, à l'altérité, à la dignité sans prix de l'altérité, c'est-à-dire à la justice. » Jacques Derrida, *Échographies de la télévision*, p.29.

### Conclusion : *entre fleuve et ciel*

Au terme de ce parcours, une évidence s'impose : la déconstruction derridienne ne résout pas le débat fondateur de la philosophie occidentale – elle en révèle l'impensé. Entre le fleuve héraclitéen et le ciel platonicien des Essences intelligibles, Derrida ne trace pas une voie médiane mais découvre le mouvement même qui rend leur opposition possible : la différence – cette temporisation-espacement qui précède toute distinction entre le mouvant et l'immobile, le sensible et l'intelligible, le jour et la nuit.

Depuis les Grecs, la philosophie s'est construite sur une aporie : comment penser le stable au sein du changeant ? Là où Platon érigé l'Essence intelligible du Bien contre le flux héraclitéen, là où Héraclite affirme le changeant contre toute permanence, Derrida montre que c'est l'*impossibilité même* de leur réconciliation qui rend possible le mouvement du sens. Le principe premier n'existe qu'en se retirant, le fondement ne fonde qu'en s'effondrant, la présence ne se donne qu'en différant d'elle-même, le possible n'advent qu'en s'impossibilisant. Cette impossibilité n'est pas l'échec de la philosophie : elle est sa condition de possibilité, sa respiration profonde, le souffle qui la traverse et la maintient vivante.

La percée derridienne n'est ni une synthèse dialectique ni un dépassement. Elle nous révèle que l'impossibilité du projet métaphysique n'est pas son point faible mais son moteur secret – sa plus haute nécessité. La philosophie ne meurt pas de ne pas pouvoir atteindre le principe premier ; elle renaît dans cette impossibilité même, plus vivante, plus ouverte, et plus accueillante que jamais.

Cette découverte est une libération. L'impossible nous garde contre tout totalitarisme de la pensée : une vérité *définitive* deviendrait dogme, une justice *accomplie* deviendrait oppression, un savoir *absolu* deviendrait tyrannie, une identité assurément *pure* et *supérieure* deviendrait violence. L'impossible maintient bâante l'ouverture éthique qui nous constitue : parce que la justice demeure éternellement *à venir*, nous sommes voués à œuvrer sans relâche pour elle ; parce qu'autrui excède toute saisie conceptuelle, notre responsabilité envers lui reste infinie, inépuisable, toujours recommencée.

La métaphysique du principe premier révèle ici sa violence constitutive : dans son désir de fondation ultime, elle cherche inexorablement à réduire l'altérité à l'identité, à domestiquer l'autre en l'assimilant au même. Mais autrui – cet autre absolument autre qui m'interpelle et me *commande* – résiste irréductiblement à cette tentative de capture. Il demeure l'inappropriable par excellence, celui qui fait trembler les fondements mêmes du système qui prétendait l'englober, le maîtriser.

C'est de cette allergie à l'autre, de ce rejet violent de l'altérité qu'est née la métaphysique occidentale. La déconstruction derridienne ne la détruit pas. Elle révèle ce qu'elle avait de *refoulé* : l'altérité irréductible qui la hante depuis l'origine et qui, paradoxalement, la rend possible. En assumant l'impossible comme sa condition, la philosophie peut enfin s'ouvrir à ce qu'elle n'a cessé d'exclure – l'autre dans sa différence absolue. Non plus comme menace à neutraliser, mais comme ce qui donne à la vie tout son sens, ce vers quoi le sens tend infiniment. L'autre est ce qu'il y a de plus fondamental.

## Bibliographie

- Aristote. *Métaphysique*. Trad. J. Tricot. Paris, Vrin, 1991. 2 vol.
- Aristote. *Seconds Analytiques*. Trad. J. Brunschwig. Paris, Les Belles Lettres, 2007.
- Bennington, Geoffrey et Jacques Derrida. *Jacques Derrida*. Paris, Seuil, 1991.
- Cournarie, Laurent. *Le principe, une histoire métaphysique*. Paris, Vrin, 2021.
- Derrida, Jacques. *De la grammatologie*. Paris, Minuit, 1967.
- Derrida, Jacques. *Foi et Savoir*. Paris, Seuil, 1996.
- Derrida, Jacques. *La dissémination*. Paris, Éditions du Seuil, 1972.
- Derrida, Jacques. *L'écriture et la différence*. Paris, Éditions du Seuil, 1967.
- Derrida, Jacques. *Limited Inc*. Paris, Galilée, 1990.
- Derrida, Jacques. *Marges de la philosophie*. Paris, Minuit, 1972.
- Derrida, Jacques. *Moscou aller-retour*. La Tour d'Aigues, L'Aube, 1995.
- Derrida, Jacques. *Positions*. Paris, Éditions de Minuit, 1972.
- Grondin, Jean. *Introduction à la métaphysique*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004.
- Heidegger, Martin. *Questions II*. Paris, Gallimard, 1968.
- Hippolyte de Rome. *Philosophumena ou Réfutation de toutes les hérésies*. Trad. A. Siouville. Paris, Les Éditions Rieder, 1928.
- Jeannière, Abel. *Héraclite : Traduction et commentaire des Fragments*. Paris, Éditions Aubier Montaigne, 1985.
- Mabille, Bernard. *Le principe*. Paris, Vrin, 2006.
- Nault, François. *Derrida et la théologie : Dire Dieu après la déconstruction*. Paris/Montréal, Cerf/Médiaspaul, 2000.
- Petrosino, Silvano. *Jacques Derrida et la loi du possible*. Paris, Cerf, 1994.

- Parménide. *Le Poème : Fragments*. Trad. M. Conche. Paris, PUF, 1996.
- Platon. *Cratyle*. Trad. Catherine Dalimier. Paris, Éditions Flammarion, 1998.
- Platon. *La République*. Trad. Robert Baccou. Paris, Éditions Flammarion, 1966.
- Platon. *Phèdre*. Trad. Luc Brisson. Paris, Éditions Flammarion, 2004.
- Platon. *Théétète*. Trad. Michel Narcy. Paris, Éditions Flammarion, 1995.
- Plutarque. *Consolation à Apollonios*. Éd. et trad. J. Defradas, J. Hani & R. Klaerr. Paris, Les Belles Lettres, 1985.
- Pradeau, Jean-François. *Héraclite : Fragments (citations et témoignages)*. Paris, Flammarion, 2018.
- Roux, Sylvain. *La recherche du principe chez Platon, Aristote et Plotin*. Dir. Monique Dixsaut. Paris, Vrin, 2004
- Saussure, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot, 1985.

#### Ouvrages de référence

- Bailly, Anatole. *Dictionnaire grec-français*. Réd. L. Séchan & P. Chantraine. Paris, Hachette, 2000.
- Grand Dictionnaire de la philosophie*. Dir. Michel Blay. Paris, Larousse – CNRS Éditions, 2012.
- Gaffiot, Félix. *Le Grand Gaffiot : Dictionnaire Latin-Français*. Dir. Pierre Flobert. Paris, Hachette, 2000.
- Lercher, Alain. *Les mots de la philosophie*. Paris, Belin, 1985.
- Ramond, Charles. *Dictionnaire Derrida*. Paris, Éditions Ellipses, 2016.